

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

Fasciné, comme chacun, par l'incroyable courage des gendarmes du GIGN montant à l'assaut de l'Airbus d'Air France. Ce qui captive dans cette image ? Ce qui semble tellement extraordinaire ? Le fait que c'est, au fond, l'image exactement inverse de celle qu'a popularisée la symbolique militaire de ces dernières années. On rêvait de « guerres sans morts ». On ne parlait que de « non-batailles » et d'affrontements « électroniques ». On finissait, petit à petit, par ne plus concevoir nos armées que comme des « armées de la paix », constituées de soldats qui devaient, si possible, et par principe, ne servir à rien. Or voici de vrais soldats. Voici quelques dizaines d'hommes qui prennent le risque réel d'affronter des ennemis ô combien réels. Et à cet instant-là, au moment très précis où l'on voit le premier gendarme arc-bouté sur la porte de l'appareil alors qu'il sait que, derrière, se tiennent quatre terroristes qui vont, à coup sûr, ouvrir le feu, c'est toutes nos illusions qui, sur ce point, vacillent. Fin du « virtuel ». Faillite de la logique des « leurres ». La violence tout à coup – la vraie : sur fond d'apocalypse suspendue, de terreur et, bien sûr, d'héroïsme.

Etrange Catherine Clément. Je l'ai connue philosophe, militant au Parti communiste, puis dans les rangs du féminisme. Je l'ai vue passer au roman et, comme elle fait rarement les choses à moitié, mettre son point d'honneur à écrire de vraies fictions populaires avec tout ce que le genre peut avoir de déroutant – de suspect ? – aux yeux d'une intellectuelle pure et dure. Or c'est toujours elle qui, soudain, et comme pour revenir à ses premières amours, consacre, chez Julliard, un livre au cas de Philippe Sollers. « Revenir » est-il le mot qui convient ? Et revient-on, d'ailleurs, jamais sur ses propres pas d'écrivain ? Non, bien entendu ! Et c'est ce qui fait tout le prix de ce drôle de texte – anecdotique et intelligent ; bourré de portraits *autant* que d'analyses. Sollers, en personnage de roman. Clément, en romancière transcendante. Et, entre le peintre et son modèle, un jeu que leurs itinéraires respectifs rendent évidemment très passionnant. « *Vous êtes le diable* », dit-elle d'entrée de jeu. Le diable étant, au sens propre, celui qui sépare, divise, coupe en deux, devinez où ce petit livre portera le ferment – heureux, fécond – de la coupe...

Qui après Delors, me demande Radio J ? Ma réponse : il y a deux hommes qui, à gauche, devraient, en bonne logique, pouvoir relever le défi. Sauf – et toute la folie de l'époque est là – qu'ils en sont, l'un comme l'autre, empêchés pour des raisons absurdes : le premier, Laurent Fabius, à cause de cette affaire du sang dont chacun sait qu'il

Le GIGN et ses héros.

■
Sollers, Catherine Clément, les féministes et quelques autres.

Pourquoi Michel Rocard doit-il être candidat ?

■
Kundera et le « besoin de XVIII^e »

■
Pour ne pas oublier Carignon.



est innocent ; le second, Michel Rocard, du fait de son piètre score aux dernières européennes alors que nul n'ignore, là non plus, qu'il le doit moins à une défaillance personnelle qu'à un « missile » nommé Tapie. Deux bons candidats, donc. Deux anciens Premiers ministres dont nul ne niera qu'ils connaissent, à tout le moins, le métier. Et nouvelle preuve, s'il en était besoin, de l'irrationalité grandissante de notre vie publique. Rocard candidat ? L'idée, visiblement, affole Landerneau. C'est, pourtant, l'évidence même. C'est la seule hypothèse qui, surtout, promette une dispute authentiquement démocratique.

« **L**a lenteur » de Kundera. D'autres diront, sans doute, les mérites intrinsèques du roman. Un mot, pour le moment, sur cette figure de Vivant Denon qui, d'une certaine façon, le traverse. Le premier à m'avoir parlé de Denon, et de son admirable « Point de lendemain », fut, je crois, Roger Stéphane. Puis, plus tard, Jeanne Moreau, héroïne de la libre adaptation qu'en avait proposée Louis Malle. Puis Jean-Paul Enthoven donnant à *La Règle du jeu*, que nous fondions alors, un portrait de l'écrivain-diplomate-voyageur-amateur d'art. Puis, encore, Philippe Sollers, qui travaille, depuis quelque temps, à une biographie. J'aime le hasard de ces rencontres autour d'un écrivain-culte. J'aime que ces quelques visages – qui, à des titres divers, m'importent – se retrouvent, comme en secret, à demi-mot, autour d'une même dévotion. Que Milan Kundera surgisse dans la confrérie, qu'il vienne ainsi nous dire que lui aussi « en » est, ne m'étonne qu'à demi et m'enchant. Heureux, pour cette raison déjà, d'avoir lu, aussitôt, « La lenteur ».

Dernier « Bloc-notes » de l'année. Ne pas terminer sans dire un mot d'un ami qui aura vécu ces « fêtes » loin des siens, dans une solitude que j'imagine insoutenable. Il s'appelle Alain Carignon. Il est toujours en prison. Et puisque l'émoi des débuts semble céder la place à une indifférence terrible, presque à l'oubli, on me permettra de poser à nouveau, comme au premier jour, deux ou trois questions très simples : les griefs faits à l'ancien ministre, ne pourrait-on les adresser à bien d'autres ? connaît-on beaucoup d'hommes publics qui, dans le vide juridique de ces années, aient su faire de la politique dans la transparence la plus totale ? et comment se défendre alors du pénible sentiment de voir un présumé fautif, et un seul, payer pour tous les autres ? Oui, cent fois oui, à la lutte contre la corruption. Non, dans l'intérêt même de cette lutte, à la désignation d'un trop commode bouc émissaire. J'ignore, comme la plupart, le fond de l'affaire Carignon. Mais rien ne justifie, j'en suis sûr, un si singulier acharnement. ■